

Le Patriote Français.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET COMMERCIAL.

IMMIGRATION

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

COLONISATION

BUREAU

DU JOURNAL;

Rue de las Camarás, N° 148.

Le PATRIOTE paraît provisoirement trois fois la semaine, le DIMANCHE, le MERCREDI et le VENDREDI. Il est placé sous la direction de M. ARSENE ISABELLE, négociant, rédacteur en chef. On souscrit au bureau du journal.

Les lettres et avis doivent être adressés, comme par le passé à M. J. H. REYNAUD, propriétaire gérant.

PRIX

DE L'ABONNEMENT

2 PATACONS par mois.

EPHEMERIDES

DU SIÈGE DE MONTEVIDEO

ANNEE 1843.

— Mai. —

(Suite.)

13. — La commission de santé de l'hôpital français organise définitivement l'ambulance de la Légion. MM. Naquet, Bruland et Dutilh, chirurgiens, sont destinés à marcher dans les rangs des volontaires; ils doivent s'occuper des premiers pansements, sous leur direction; les blessés seront transportés sur les charrettes matelassées et immédiatement dirigés sur l'hôpital français, où ils seront reçus par les médecins de service.

MM. Deleyderrier aîné et Baurin, économes sont autorisés à recevoir les offrandes des personnes qui sympathisent avec la cause ou avec le courage malheureux, sans distinction d'opinion politique. Les noms et les offrandes de ces personnes généreuses seront inscrits avec l'exactitude la plus scrupuleuse.

L'hôpital français est installé dans la maison neuve de Don Juan Maria Perez, façade de l'est, à côté du Marché principal.

14. — Le colonel Garibaldi adresse à la Légion Italienne une proclamation dans laquelle nous notons particulièrement les garophes suivants : « Courageux et intrépides italiens, ne regardez pas à votre petit nombre lorsqu'il s'agit de combattre à côté des français, vos frères d'armes; en tout temps ils furent la terreur de leurs ennemis, vos bayonnettes réunies aux leurs, acheveront l'extermination de cette horde d'assassins qui nous menace, et vous aurez vengé ainsi tant de sang italien versé sans cause sur les rives de la Plata.

« Ce devoir accompli, nous pourrions enfin nous établir dans cette belle Amérique avec la certitude d'y être protégés et encouragés dans nos entreprises. Car il est douloureux de le dire, sujets de gouvernements assez puissants, comme on le sait, pour étendre leur protection jusqu'au bout de la terre, leurs représentants dans ces fertiles et belles contrées ont ils jamais adressé les moindres remontrances à l'occasion des barbares traitements dont un si grand nombre de leurs concitoyens ont été les victimes ?

« Italiens ! voici l'occasion de venger ces sanglants outrages et d'acquiescer de l'honneur et de la gloire. Vous jouirez ensuite en paix et en sécurité de la récompense réservée à vos fatigues. »

16. — On apprend que l'ennemi, en s'emparant de Minas, a égorgé un grand nombre d'étrangers, hommes, femmes et enfants.

17. — Le commodore Purvis et l'amiral Massieu de Clerval envoient chacun un officier au Cerrito, campement d'Oribe, pour demander des explications sur les égorgements de Minas. — Oribe refuse de recevoir ces deux officiers dont l'un était M. Clos, lieutenant de vaisseau.

18. — On apprend à Montevideo que le commandant ennemi, de la Colonia a forcé le peu d'étrangers qui s'y trouvaient encore, à prendre les armes, en menaçant de mort ceux qui s'y refuseraient.

21. — Une inspection d'armes est passée par le colonel des Volontaires Français : 2,500 hommes sont présents sur la place de la Matriz, et 300 sont de piquet. Presque tous portent l'uniforme; les armes sont nettes et brillantes.

22. — M. le ministre de la guerre passe en revue trois bataillons de la même Légion, et témoigne sa satisfaction de leur excellente tenue et de la précision des manœuvres.

25. — Le grand jour de l'Amérique du Sud, le jour anniversaire du premier cri de Liberté lancé à Buenos Ayres, en 1810, est célébré avec pompe et enthousiasme par les défenseurs de Montevideo.

(Continuera.)

AGENDA.

CONTENANT UN MILLIER DE FAITS CONCERNANT L'HISTOIRE, LA GEOGRAPHIE, LA POLITIQUE, LE COMMERCE, LES ARTS, LES SCIENCES, LA LEGISLATION ET LES MOEURS DES REPUBLIQUES DE LA PLATA.

(Suite.)

4° Quelle ne sera jamais le patrimoine d'AUCUNE PERSONNE, ni d'aucune famille (1).

5° Que la souveraineté dans toute sa plénitude existe radicalement dans la NATION, à laquelle appartient le droit exclusif d'établir ses lois.

6° Que l'esclavage est aboli et que ce trafic infâme est entièrement prohibé sur le territoire de la République.

7° Enfin, que la liberté individuelle, la liberté de conscience et la liberté du commerce ne sont point de pures fictions, ni un leurre mensonger dans cette jeune et intelligente République.

Cette Constitution, à notre avis une des meilleures et des plus libérales de l'Amérique du Sud, a été approuvée par acte diplomatique en date du 26 mai 1830, rédigé par les commissaires des deux hauts pouvoirs signataires de la convention préliminaire de paix, réunis pour cet objet dans la ville de Rio Janeiro, capitale du Brésil.

L'indépendance orientale a été également garantie par l'Angleterre et la France. Cette garantie dérive pour la première puissance, de la médiation qui a produit la convention de paix du 27 août 1828; et pour la seconde, du traité du 29 octobre 1840.

Des traités de commerce et d'amitié ont été conclus, en outre, par M. Suarez, président actuel de la République, avec l'Angleterre et la Sardaigne.

Dès l'année 1836, M. Raymond Baradère, consul de France, avait négocié et signé avec le gouvernement oriental, une convention de commerce qui n'a pu être ratifiée (grâce à l'influence d'un agent diplomatique ad hoc du dictateur argentin), qu'en 1839, sous la seconde administration du général Rivera. Cette convention, qui ne tardera pas à expirer, assurait à la France le traitement de la nation la plus favorisée.

Nous n'entreprendrions point une longue description physique et politique de la Bande Orientale, assez bien connue d'ailleurs, par d'autres écrits, pour que nous ayons rien de nouveau à apprendre à nos lecteurs, même en Europe. Néanmoins, il nous paraît utile de donner ici une idée sommaire de sa division politique, pour l'intelligence de ce qui va suivre (2).

La Constitution de l'Etat avait divisé le territoire oriental en neuf départements, qui prenaient le nom de la ville ou du bourg qui en formait le chef-lieu, savoir : Montevideo—Guadalupe ou Canelones—San Jose—Colonia—Soriano—Paysandú—Cerro Largo—Maldonado—Durazno;—mais par une loi en date du 14 juin 1837, celui de Paysandú a été subdivisé en trois départements, qui sont : Paysandú—Salto—et Tacuarembó; et Maldonado en deux, qui sont : Maldonado et Minas.

Il y a donc maintenant douze départements au lieu de neuf.

Chaque département est gouverné par un chef politique (Jeje Politico) qui doit résider dans le chef-lieu; il a sous ses ordres des lieutenants qui le représentent dans les autres villes ou bourgades de sa juridiction.

Des juntas économiques (Juntas Económico Administrativas), élues par les citoyens, et dont le nombre des membres qui les composent ne doit pas être moindre de cinq ni excéder celui de neuf, sont spécialement chargées de l'administration des départements. Il y en a une dans chaque chef-lieu; elles se réunissent deux fois l'an; leurs membres sont élus pour trois ans et leurs fonctions entièrement gratuites.

(1) Articles 2 et 3 de la Constitution.

(2) Nous puisons ces renseignements dans un bon petit livre élémentaire que M. Juan Manuel de la Sota a publié dernièrement sous le titre de *Catecismo Geográfico y Histórico de la República Oriental del Uruguay*.

Nous félicitons sincèrement M. de la Sota de l'heureuse idée qu'il a eue de mettre ainsi à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et concise, des connaissances historiques et topographiques qu'il importe aux habitants de ce pays de ne pas ignorer, et que cependant il leur eût été assez difficile d'acquiescer sans le secours de ce *Catecismo*.

(Continuera.)

NOTES COMMERCIALES

SUR MONTEVIDEO.

(Suite.)

Nous ferons seulement remarquer aux ingénieux libellistes de ces carrés de papier rédigés à tant la ligne, que ces prétendus usuriers, ces aventuriers, ces spéculateurs, ces prosaïques et ces aventuriers sont précisément les mêmes hommes qui avaient élevé Montevideo au degré de prospérité que nous lui avons vu en 1842, et qui faisaient faire à la France un commerce d'échange de quarante millions de francs par an.

Ce sont ces mêmes hommes qui auraient bientôt donné à notre commerce un développement gigantesque dans cette partie de l'Amérique;—qui auraient porté l'industrie, les arts et le génie civilisateur de la France jusqu'aux frontières de Matogrosso et de la Bolivie, si le gouvernement de Louis Philippe avait su comprendre toute l'importance de la question de la Plata.

Ce sont ces mêmes hommes, enfin, qui ont pris part au grand mouvement commercial imprimé par la politique généreuse et habile de MM. Ouseley et Destaudis; qui ont secondé de tous leurs moyens l'action digne, énergique, de ces plénipotentiaires de la France et de l'Angleterre; qui répondant avec empressement à l'appel de ces ministres, ont mis, sans hésiter, leur fortune, leur influence et leur vie au service de la noble cause qu'on semblait décidé à faire triompher.

Et ce sont ces hommes courageux, intelligents, ces dignes enfants de la grande et généreuse nation, qu'on ose insulter après les avoir ruinés... Et au profit de qui, grand Dieu !—au profit de Rosas !

Ce n'est pas seulement de la bassesse et de la méchanceté, c'est de la trahison et de la lâcheté.

Si encore les libelles diffamatoires et odieux des Emile de Girardin et consorts n'avaient d'écho que dans le cercle de leurs abonnés, nous les passerions sous silence; mais n'avons nous pas vu le système du Bazile parisien, applaudi d'abord, *in petto*, parmi ceux là même qui avaient pour mission de sauvegarder les intérêts français dans la Plata, montrer ensuite timidement le bout de l'oreille, puis croître et grandir à vue d'œil, à mesure que le vent du pouvoir apportait des chances plus ou moins favorables à la réussite de certains projets, de certaines amitiés coupables, et... pauvre nature humaine ! à la satisfaction d'un essaim de petites ambitions personnelles.

He bien, donc, c'est un fait avéré que la population française, après avoir été ruinée par la mauvaise politique de l'ente cordiale, est aujourd'hui calomniée et insultée gratuitement. Il ne manquerait plus, pour couronner l'œuvre, que de la livrer à ses implacables ennemis.

Mais ce n'est pas tout que d'avoir ruiné sciemment notre population, par une série d'actes contradictoires et compromettants (depuis la note du 16 décembre 1842 jusqu'aux traités Le Prédour), il faut voir la position qui serait faite au commerce de la France dans la Plata, si le système de Rosas avait le dessus.

D'abord, il faut s'attendre à une banqueroute générale —et du commerce et du gouvernement.—A l'exception de cinq ou six négociants français qui ont les reins assez forts pour résister au cataclysme financier qui fondrait sur nous, le reste serait matériellement hors d'état de remplir des engagements contractés avant et pendant le siège de Montevideo; tant envers les armateurs, qu'envers les fabricants ou les commissionnaires de France.

Nous ne croyons pas exagérer en disant qu'il est dû aux expéditeurs et aux capitalistes de France, depuis l'invasion de ce pays par les troupes de Rosas, jusqu'à ce jour, au moins vingt millions de francs qui seront totalement perdus. Il ne faut pas se faire illusion sur ce point.

Quant au gouvernement oriental, dont la dette est considérable, et dont les obligations, en grande partie contractées avec la garantie diplomatique ou sous les auspices des plénipotentiaires de France et d'Angleterre, se trouvent nécessairement entre les mains de tout le monde, principalement des négociants anglais et français, qui ont eu foi dans les intimitations faites au nom de leur pays, par des hommes aussi respectables à tous égards.

(Continuera.)

Avis.

L'imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS est actuellement, rue de las Camaras, N° 148 au premier.

MONTEVIDEO.

21 JUILLET 1850.

SOUSCRIPTION

EN FAVEUR DE M. J. LE LONG

Délégué de la Population Française de la Plata.

Nous applaudissons avec empressement à la détermination que vient de prendre M. le colonel Thiebaud, d'ouvrir une souscription en faveur de l'honorable M. Le Long.

Rien ne nous paraît plus juste que de venir en aide à un homme de cœur qui a tout sacrifié pour nous, pour notre belle et sainte cause, et qui se voit aujourd'hui exposé à ne pouvoir achever l'œuvre de dévouement et de patriotisme à laquelle il s'est voué corps et âme, faute des ressources nécessaires pour la conduire à bonne fin.

Il ne s'agit pas ici de payer à M. Le Long le prix de ses services, ni même de lui offrir une simple indemnité, ce qu'il faut, ce qui est urgent, c'est de le mettre en état de continuer sa glorieuse mission, de pouvoir rester ferme à son poste jusqu'à la résolution définitive de l'Assemblée Législative, seul juge souverain de la question de la Plata.

Or, nous savons qu'à Paris comme partout, on ne peut rien faire sans argent. C'est le nerf de la guerre, comme celui de la diplomatie et de la presse. Rosas l'a parfaitement compris dès le principe, et c'est pour cela que ses agents, bien pourvus d'onces et de patacons, nous ont fait tant de mal jusqu'à la mort de Sarratea.

Envoyons donc aussi les fonds nécessaires à notre respectable délégué, pour qu'il ne soit dans la dépendance de personne.

Pour qu'il conserve un rang honorable dans le monde politique.

Pour qu'il soit à la hauteur de son mandat, qui lui a été confirmé dernièrement par les chefs des légions et par la Commission des résidents français.

On ne manquera pas de dire que le moment est mal choisi, que notre population est exténuée, qu'elle est à bout de sacrifices.

La misère est grande, sans aucun doute, et personne n'en souffre plus que nous. Cependant il faut considérer deux choses: la première, c'est qu'il se gaspille encore tous les jours beaucoup d'argent qui pourrait être employé très utilement pour la défense commune; la seconde, c'est que nous ne triompherons de l'obstination de nos ennemis qu'à force d'énergie et de sacrifices. Ayons jusqu'au bout le courage de notre position, n'épargnons rien pour prouver aux assiégés qu'ils se trompent grandement lors qu'ils croient nous forcer à capituler de guerre lasse.

C'est en France que la question doit se décider; il n'y a pas à se faire la moindre illusion à cet égard; par conséquent, hâtons nous de mettre notre délégué en état de lutter avantageusement contre nos adversaires politiques, en France, et contre nos implacables ennemis de la Plata.

Souscrivons tous sans exceptions, selon nos facultés, sans ostentation ni parcimonie: montrons en cela la même union, le même enthousiasme, la même unanimité qu'en avril 1843 et qu'en mai 1848: c'est le meilleur démenti que nous puissions donner à ceux qui nous représentent comme une population divisée d'opinion et dont les membres les plus compromis ne songent plus, déjà, qu'à un sauve qui peut général!

Nous pensons qu'il serait convenable d'ouvrir plusieurs listes de souscription, et de les déposer dans différents quartiers de l'ancienne et de la nouvelle ville. En attendant le Patriote Français, (ce vétéran du siège de Montevideo) croirait manquer à son origine et à ses principes s'il ne s'associait pas de tout cœur à la détermination prise par M. le colonel Thiebaud: il donnera dès aujourd'hui l'exemple aux français plus ou moins neutres, en annonçant qu'on peut venir déposer son offrande dans notre bureau, rue de ZAVALA, N° 160, tous les jours, depuis 10 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir, et jusqu'au 20 du courant. Les noms et les offrandes des personnes seront inscrits, pour être publiés dans le Patriote, et le montant de cette souscription sera versé entre les mains du président de la Commission des Résidents Français. Les offrandes les plus minimes seront reçues avec autant d'empressement que les grosses sommes. Les petits ruisseaux font les grandes rivières... témoin notre budget d'un milliard, fruit des contributions directes et indirectes de 30 millions de PROLÉTAIRES.

Lundi matin, 8 juillet.

Monsieur A. ISABELLE, Rédacteur du Patriote Français.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous remettre la copie de l'ordre du jour donné à la Légion, en faveur d'une souscription pour notre zèle et infatigable défenseur M. JOHN LE LONG, qui dans son admirable dévouement n'a pas hésité à sacrifier sa fortune et le bien être de sa famille pour la défense de notre cause.

Veillez avoir la bonté de lui donner accès dans les colonnes de votre patriotique journal, afin que ceux de nos compatriotes qui voudraient se joindre à nous sachent où déposer leur offrande, ou s'unir avec eux pour, de leur côté, s'associer à une œuvre de reconnaissance que je considère comme un devoir pour tous les cœurs généreux.

Agréant mes sincères salutations et croyez-moi votre très humble et dévoué compatriote.

THIEBAUD.

2me LEGION DE GARDE NATIONALE.

ORDRE DU JOUR.

25 juin 1850.

LEÇONNAIRES.

Les dernières lettres que j'ai reçues de notre ami et infatigable défenseur M. JOHN LE LONG m'annoncent la perte totale de sa fortune, et M. le Général Pacheco m'a confirmé hier cette triste nouvelle.

Une souscription est ouverte à l'Etat Major pour venir en aide à notre honorable compatriote, qui n'a reculé devant aucun sacrifice pour défendre notre cause.

La pécune du pauvre, fait autant d'honneur à celui qui la donne, qu'à celui qui la reçoit, le premier prouve qu'il n'est pas ingrat, le second acquiert la certitude de la sympathie de ses concitoyens.

A nous prolétaires, à nous enfants du peuple, à nous enfants de la France, à donner un démenti à nos détracteurs et à leur prouver que la reconnaissance est dans nos cœurs et que nous savons apprécier les services rendus, et à rendre peut-être encore.

Pendant huit jours le Bureau de l'Etat Major restera ouvert depuis 8 heures du matin jusqu'à cinq heures du soir pour recevoir l'offrande des légionnaires, quelque minime qu'elle soit.

Le Commandant du service est chargé de l'exécution de cette dernière disposition.

M. Ebert Capitaine Trésorier, est chargé de recevoir le montant des souscriptions.

THIEBAUD.

UN DESAPPOINTEMENT.

Le vapeur américain W. J. Pease devait partir aujourd'hui de Buenos Ayres pour revenir ici, sans avoir obtenu, dit-on, la permission d'embarquer des passagers.

Ce vapeur marchand, destiné d'abord pour la Californie, devait être employé pendant quelque temps à faire le service entre Montevideo et Buenos Ayres, en concurrence avec le paquebot sarda la Fama, navire à voile, qui jusqu'à présent a seul obtenu le privilège du transport des passagers à l'aller comme au retour. Mais il paraît que Rosas n'a pas plus d'égards pour les nord-américains (lui, le grand protecteur de l'Amérique!) que pour les nations maritimes de l'Europe qui fréquentent la Plata. Il veut bien permettre que la population de Montevideo émigre toute entière à Buenos Ayres; mais il ne veut pas qu'elle ait la facilité d'y revenir quand bon lui conviendra et aussi commodément qu'elle le désirerait.

UN FAIT INCROYABLE.

Personne peut être n'a cru, dit le Comercio del Plata, que lorsque l'Archimède partit d'ici pour Buenos Ayres, emmenant M. Le Prédour, que celui-ci ne serait pas de retour après 92 jours d'absence de sa station. Mais si quelqu'un a pu, par hasard, deviner cela, nous ne croyons pas que personne ait jamais imaginé que les troupes de l'expédition continueraient JUSQU'AU 11 JUILLET à rester à bord des batiments qui les ont amenées de France. C'est cependant ce qui a eu lieu: et il y a aujourd'hui TROIS MOIS que M. Le Prédour est à Buenos Ayres. Après avoir annoncé tant de fois son retour, on recommence à dire qu'il quitterait enfin cette ville du 10 au 12 pour se rendre au Bucoo (port d'Oriba) et de là passer au Cerrito (campement du président légal), afin d'y régler les points qui concernent ce personnage. Après quoi il faudra encore une fois retourner à Buenos Ayres!

Le soleil de l'indépendance argentine ne paraissant pas assez splendide, au dictateur, pour célébrer avec l'enthousiasme fédéral d'habitude, le grand jour anniver-

saire du 9, la fête a été renvoyée au 21; dans la prévision, sans doute, du retour de notre amiral au sein de la Fédération, dont le président Oribe, n'est que le très-humble vassal.

EUROPE.

PORTUGAL.

On lit dans la correspondance de Lisbonne, de "l'Heral": "C'était jeudi dernier l'anniversaire de la Reine, il y a eu réception au palais des Necessidades. Le soir, il y a eu grand dîner auquel n'avait pas été invité le Duc de Saldanha, qui a combattu pour placer dona Maria sur le trône, mais auquel assistait José Cabral, qui en 1848, comme prince-magistrat de Nellas, avait proclamé en cette ville don Miguel, roi de Portugal.

"La loi restrictive de la liberté de la presse est venue hier devant la chambre des pairs, renvoyée pour l'examen à une commission spéciale. Le gouvernement voulait qu'elle fût renvoyée à une commission permanente de législation, mais cette proposition fut repoussée par une grande majorité (24 voix contre 14). Ce résultat montre suffisamment que la mesure elle-même ne sera pas adoptée par cette chambre, à moins que l'on n'ait recours à une création de nouveaux pairs."

(La Semaine.)

FRANCE.

—Dimanche, M. l'archevêque de Nice, nonce apostolique, a donné un grand dîner auquel assistaient les ambassadeurs et ministres d'Autriche, d'Espagne, de Naples, de Portugal, le président de l'Assemblée nationale, les ministres des affaires étrangères, de la guerre et des cultes, les généraux Oudinot de Reggio et Changarnier; MM. Molé, Thiers, Berrier, de Montalembert, de Corcelle, Gustave de Beaumont, de la Rozière, représentants; M. l'évêque de Langres, M. le président Lasagni, etc.

Au dessert, M. le nonce s'est levé, et dans une allocution vivement sentie, a dit qu'il voulait, au nom de SS. remercier la France et les autres puissances qui avaient concouru au rétablissement du Saint-Siège, ajoutant qu'il espérait qu'un si heureux résultat ne serait pas sans influence sur la paix du monde entier.

M. Dupin, ayant pris la parole, a répondu en ces termes.

"La France a marché à la délivrance de Rome et au rétablissement de l'autorité du saint-siège comme à l'accomplissement d'un devoir. Les votes de nos Assemblées nationales (Constituante et Législative) ont accompagné toutes les phases de cette expédition, et elle recevra bien tôt, je l'espère, une éclatante et dernière sanction. Nous sommes heureux d'avoir vu les autres puissances de la catholicité concourir à cette œuvre sainte, et dans cette gloire commune, nous ne réclamons d'autre part que celle qui appartient naturellement à la France, en vertu de son titre incontesté de fille aînée de l'Eglise."



MARINE.

ENTREE DU 9 JUILLET.

Santa Cathalina, le 29 juin, polacre italienne Concepcion, de 148 tnx. cap. Sciacaluga, à Gianello, avec 1148 alquières mais 258 id. farine de manioc, 28600 buches 25000 oranges 25 régimes bananes 30 sacs pommes de terre 8300 œufs 14 douzaines planches 36 idem.

DU 10.

Rio Grande, le 4 du courant, goelette française Parana, de 71 tnx. cap. Lamorvon nais, à Delisle, avec 71 têtes bœuf. Idem, le 4 du courant, sumaque sardo Luigia, de 101 tnx. cap. Ausaldo, à J. Cruzet, avec 60 têtes bœuf 15000 oranges 20 sacs mais.

Santos, le 29 juin brick belge Boussole, de 128 tnx. cap. Rivert, avec 90000 buches, à ordre.

Rio Grande, le 6 du courant, brick sardo Sogonda Beuedeta Marie, cap. Gatuazzo,

avec 140 arroses graisse 10 bqs. suif 88
têtes betail 100 fromages 18 sacs pommes
de terre 300 citrouilles.

Sortis de quarantaine.

Rio de Janeiro, le 14 juin, brick brésilien Soa-
res, de 137 tnx. cap. Cabral, à Oliver,
avec 220 rouleaux tabac 158 c. savon 22
id. chandelles 29 pipes vin 1079 barri-
ques farine.

Idem, en destination de Californie goelette da-
noise Christine de 105 tnx. cap. Bay à
Thodo avec bois de sapin, briques, mai-
sons en bois etc.

En quarantaine.

Bahia le 19 juin polacre italienne Felicia cap,
Raggio a Delisle avec eau-de-vie et au-
tres marchandises.

Buenos Ayres le 8 du courant goelette sarde
Nueva Carmen à l'ordre sur lest.

Portland en destination de Californie trois
mats américain Thames de 317 tnx. capi-
taine Harman à ordre en relache pour
avarices avec bois de sapin sapin et au-
tres marchandises.

Yaguay le cutter national Catalina patron Se-
raphin Sanguinetti avec de bois.

Mouillé hors du port.

Barque anglaise Cherokee de Liverpool avec
charbon de terre.

DU 11.

Rio Grande le 6 du courant brick goelette ro-
main Leopoldina de 128 cap. Ravenna,
à Fernando Nebel avec 88 têtes betail
20 bls. graisse de porc 15000 oranges.

Buenos Ayres le 10 du courant vapeur ameri-
cain W. J. Peaso à Zimmerman Frazier
sur lest.

En vue.

Un trois mats sarde.

Un brick anglais.

Une goelette danoise de New Castle avec
charbon de terre.

Prets à partir.

Fernambouc et ports du sud, brick bremois
Bremen.

dem idem brick anglais Dove

Idem idem barque anglaise Mercure

Cap Verd, barque italienne Idra.

Santa Cathalina, pailebot brésilien Sincero.

Californie, brick russe Maria

Antilles, barque française Ville de Rouen

Yaguay, pailebot national Caronte

id. id. id. Mercedes

id. id. id. Elisa

id. goelette id. Luisa

id. bal. id. Juana Rosa

Iles de l'Uruguay pail. nat. Totis.

Incendio

DE ARTICULOS DE ALMACEN.

POR COURAS SMITH Y COMP.

En los almacenes del Sr. Don Pablo Duples
sis, Calle del Cerrito, N° 103.

El LUNES 15 del corriente, à las 11 en
punto de la mañana, se procederà à la venta
precisamente à la mejor postura, "sin retirar
lote," del surtido de efectos de almacen qui à
continuacion se detalla:

Un completo surtido de conservas de Nan-
tes llegadas ultimamente.

Sardinas de Nantes en 1/2 tarros y 1/4 de
tarros.

Cofiac en cajones

Vino Frontignan

Licores finos y ordinarios

Encurtidos de todas clases

Baules pintados en juegos

Tubos para quinqué

Bombas para mecheros

Tubos para mecheros de cristal

Juegos de porcelana para lavatorio

Estufas con piedra marmol de ultimo gusto,
de todas dimensiones y con sus utiles corres-
pondientes

Vasos de cristal finos

Idem entrefinos

Pitos de barro

1 cajon conteniendo aros para servilletas,
platitos de platina para botellas, aceiteras,
borlas para gorras, tiradores et papel secante
en cuadernillos

Idem en libretas

Naipes finos y ordinarios

Pinceles finos de dibujo

Carton de porcelana para targetas

Obleas finas

Papel gris de marca major

Idem de cartas fino

idem dorados para billetes

Carteras

Sobres para cartas

Tinta de escribir en frascos

Lapeces finos.

Y otros articulos que no se detallan por
su mucha estencion.

Avis Divers.

A louer,

Une Belle et spacieuse Maison avec deux
cours, un jardin, citerne, lieux, poulailler et
mirador

S'adresser rue de Colon n° 164.

Avis.

On désire trouver un propriétaire d'hôtel
ou de café qui puisse disposer de CINQ-CENTS
PATACONS, pour lui proposer une affaire avan-
tageuse.

S'adresser rue de SAN JOSE n° 38, dans
la nouvelle ville, jusqu'à 11 heures du ma-
tin.

allaient éveiller l'écho des solitudes, tous ces noms éveillaient sa haine contre
cette ville qui avait des triomphes pour tous, excepté pour lui.

Mais déjà à cette époque Rosas rêvait l'avenir et le préparait. Errant
dans les pampas, confondu avec les Gauchos, il se faisait le compagnon de
misère du pauvre, flattaient les préjugés de l'homme de la campagne, l'excitant
contre l'homme des villes, lui révélant sa force, lui démontrant la supériorité
du nombre et tâchant de lui faire comprendre que dès qu'elle le voudrait, la
campagne, à son tour, serait maîtresse de la ville, qui si longtemps avait
été sa reine.

Cependant les années s'écoulaient, et l'on arrive à 1820. C'est alors que
Rosas commence à apparaître, appuyé sur l'influence qu'il a conquis sur
l'habitant des plaines.

La milice de Buénos Ayres s'insurge contre le gouverneur Rodriguez.
Alors on régiment des milices de la campagne, les colorados de las Con-
chas (les rouges des Conchas) entrent dans la ville le 5 octobre 1820, ayant
à leur tête un colonel à qui Buénos Ayres est connu, et qui est connu à
Buénos-Ayres: ce colonel, est Rosas.

Le lendemain, les milices de la campagne et les milices de la ville en
vinrent aux mains; seulement, ce soir-là, le colonel n'était plus à la tête de
son régiment.

Un violent mal de dents, qui guérit aussitôt le combat fini, l'éloignait, à
son grand regret, sans doute de la mêlée.

Cette entrée à Buénos-Ayres fut le seul exploit guerrier que compte Ro-
sas dans toute sa vie politique.

Les insurgés de la ville furent vaincus.

C'est alors que Rivadavia, nommé ministre de l'intérieur, se place à la
tête des affaires.

Rivadavia était un des hommes de génie comme il en apparaît, pendant
les jours de tourmente, à la surface des révolutions. Longtemps il avait
voyagé en Europe; il possédait une instruction universelle, et était animé
du plus ardent et surtout du plus pur patriotisme. Seulement, la vue de cette
civilisation européenne, qu'il avait étudiée à Paris et à Londres, lui avait
faussé l'esprit à l'endroit de son application sur un peuple qui ne marchait
point au même pas que nous: il voulut hâter la marche du temps, faire pour
l'Amérique ce que Pierre 1er. avait voulu faire pour la Russie; mais n'ayant
pas les mêmes moyens, où Pierre réussit, il échoua.

Peut être, au reste, avec un peu de dissimulation, Rivadavia eût-il réussi;
mais il blessa les hommes dans leurs habitudes: certaines habitudes sont une
nationalité. Il railla le costume américain, manifesta sa répugnance pour la
chagueta, son mépris pour la chiripa, la vesta et la jupe de l'homme de la

nos Ayres, qu'Artigas battit sans cesse, et dont il finit par repousser en-
tièrement l'influence, et sa résistance opiniâtre à l'armée portugaise qui en-
vahit le pays en 1815.

Le prétexte de cette invasion fut les désordres de l'administration
d'Artigas et la nécessité de sauver les peuples voisins des désordres pareils
que pouvait faire naître en eux la contagion de l'exemple. Ces mêmes dé-
sordres avaient, au sein du pays même, doublé l'opposition que faisait le
parti de la civilisation. Les classes élevées, surtout, appelaient de tous leurs
vœux une victoire qui substituerait la domination portugaise à cette domina-
tion nationale qui entraînait avec elle la licence et la brutale tyrannie de
la force matérielle. Cependant, malgré cette sourde conspiration à l'inté-
rieur, malgré les attaques des Portugais et des Porteños, Artigas résista
quatre ans, donna trois batailles rangées à l'armée ennemie, et, vaincu en-
fin, on plutôt écrasé en détail, se retira dans l'Entre Rios, c'est-à-dire de
l'autre côté de l'Uruguay. Là, tout fugitif qu'il était, Artigas représentait
encore, sinon par ses forces, du moins par son nom, une puissance redou-
table, lorsque Ramirez, son lieutenant, se révolta, souleva contre lui les
trois quarts des hommes qui lui restaient, le battit de façon à lui ôter tout
espoir de reconquérir sa position perdue, et le força de sortir de ce pays
où, comme Antée, il semblait reprendre des forces chaque fois qu'il touchait
la terre.

Ce fut alors que, pareil à une de ces trombes qui s'évaporent après
avoir laissé la désolation et les ruines sur son passage, Artigas disparut et
s'enfonga dans le Paraguay, où l'un de nos amis nous assure l'avoir vu il y
a deux ans encore. Agé comme nous l'avons dit, de 93 à 94 ans, jouis-
sant de toutes ses facultés intellectuelles et presque de toutes ses
forces.

Artigas vaincu, rien ne fit plus obstacle à la domination portugaise.
Elle s'établit dans le pays, et le baron de Laguna, Français d'origine, fut
son représentant jusqu'en 1825. En 1825, Montevideo, comme toutes les
possessions portugaises d'Amérique, fut cédé au Brésil.

Montevideo était donc occupé par une armée de 8,000 hommes, et
tout semblait assurer sa possession à l'empereur, lorsque un Oriental, c'est
ainsi, on se le rappelle, que l'on nomme les Montevidéens, lorsqu'un Ori-
ental qui, proscrit habitait Buenos Ayres, réunit trente deux compagnons, pros-
crits comme lui, et décida avec eux qu'ils rendraient la liberté à la patrie ou
qu'ils mourraient.

Cette poignée de patriotes s'embarqua sur deux canots, et mit le pied à
terre à l'Arenal Grande.

Le chef qui les commandait avait nom Juan Antonio Lavalleja.

Gratis.

1° Une belle pendule représentant l'Archevêque de Paris mort sur les barricades.

2° Une pendule, Jeanne d'Arc au siège d'Orléans.

3° Dito dito le soldat-laboureur.

4° Dito dito Renaissance.

5° Une belle lampe modérateur.

Un de ces cinq articles sera donné au choix à tout souscripteur.

A un exemplaire de la Revolution de 1848, par Leonard Gallois, l'ouvrage se composera de 4 beaux volumes ou 36 livraisons, ornées chacune d'un superbe portrait en pied grave sur acier.

ON SOUSCRIT :

Chez Edouard Maricot, rue du 25 Mai n° 169.

MM. les Souscripteurs sont prevenus que les vingt premières livraisons sont arrivées et que les échantillons de prime se trouvent à l'adresse ci-dessus, où ils pourront venir faire un choix.

Montevideo, le 17 avril 1850.

E. MARICOT.

Chambres Garnies

A LOUER.

Au jour et au mois. S'adresser à M. Auguste, ancien cuisinier de l'hôpital, rue de Ituzaingo, n° 142.

Il prévient aussi qu'il a un dépôt de meubles à vendre.

Choucroute

Première qualité à 4 vintins la livre chez Mr Bonhomme, à l'enseigne du Trocadero, sur la place au commencement de la rue des 33 près du mole.

Guill.^{me} Darrouzain

Médecin français, membre de l'Institut Homéopathique de Paris, un des plus anciens homéopathes du Brésil où il a propagé cette doctrine dans plusieurs provinces de cette empire depuis 1842, bien connu à Montevideo par les cures qu'il a opérées depuis 1846, donne des consultations tous les jours de 7 heures du matin jusqu'à 10, et de 1 à 3 heures de l'après-midi; rue de Buenos Ayres, n° 182, au premier. Il traite, spécialement, les personnes atteintes de syphilis, rhumatisme, maux d'yeux, etc. etc.

AVIS.

Le soussigné à l'honneur de prévenir la classe ouvrière qu'à dater du 1er Juin prochain il ouvrira depuis 6 heures du soir jusqu'à 8 un cours de français, d'arithmétique, et de dessin linéaire.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance, auront lieu d'être satisfaites, des soins assidus qui leur seront prodigués, et surtout de la modicité du prix, eu égard aux circonstances fâcheuses où l'on se trouve. S'adresser rue du 25 de Mai n° 394.

PUYFOURCAT.

LAVIT

BOTTIER FRANÇAIS.

A l'honneur de prévenir le public qu'il vient de s'établir nouvellement à Montevideo.

Il fait tout genre de chaussure à la mode et pour se faire connaître fera les bottes de huit piastres à 5 1/2 au comptant. Ceux qui l'honoreront de leur confiance auront lieu d'en être satisfaits.—Rue du Rincon, n° 87, en face de la confiserie.

M. Delauney, pro-

fesseur de danse, a l'honneur d'annoncer au public qu'il vient d'établir un cours de huit à dix heures du soir et un autre de dix heures à minuit, dans lesquels il apprendra tout genre de danse; de plus il se compromet en six leçons particulières de mettre au courant pour n'importe quelle danse que ce soit; la salle des cours vient d'être restaurée et bien décorée. Il offre également de donner des leçons dans les pensionnats et maisons particulières. Les personnes qui voudront l'honorer de leur confiance, pourront s'adresser Café de Paris, pour convenir de l'heure et des prix qui seront on ne peut plus modiques.

CHANGEMENT DE DOMICILE

Cochet,

Fabricant de billards, de Paris.

Récemment arrive de France, il a l'honneur de prévenir le public qu'il a rapporté un assortiment complet de billards et tous les accessoires qui en dépendent, tels que billes, procédés, marques, bleu, &c. &c. Il tient également un assortiment de bandes élastiques, métalliques, caoutchouc, lisières et autres de nouvelle invention. Il se charge de la réparation et de la confection des billards, on trouvera chez lui tout ce qu'il ya de plus moderne en ce genre.

Rue de Soriano, au coin de la rue de la ciudadela, la deuxième rue à droite en sortant du marché principal, près les arcades de la dative.

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue de las Camaras, n° 148.

14

PATRIOTE FRANÇAIS.

Au reste, Lavalleja avait d'avance noué des intelligences avec un propriétaire du pays, qui devait, à peine débarqué, lui tenir des chevaux prêts. Aussi à peine eut-il pris terre qu'il envoya un message à cet homme mais celui-ci fit répondre que tout était découvert, que les chevaux avaient été enlevés, et que, s'il avait un conseil à donner à Lavalleja et à ses compagnons, c'était de se rembarquer et de regagner au plus tôt Buenos-Ayres.

Mais Lavalleja répondit qu'il était parti dans l'intention d'aller en avant, et non de retourner en arrière. En conséquence, il donna l'ordre aux rameurs de regagner sans lui Buenos Ayres, et le 19 avril, il reprit possession, lui et ses trente hommes, au nom de la liberté, du territoire de Montevideo.

Le lendemain, la petite troupe, qui avait fait une razzia de chevaux, razzia à laquelle au reste la plupart des propriétaires avait prêté leurs concours le lendemain, la petite troupe, déjà en marche sur la capitale, fut rencontrée par un détachement de deux cents cavaliers. Parmi ces deux cents cavaliers, quarante étaient Brésiliens et cent soixante Orientaux.

Cette troupe était commandée par un ancien frère d'armes de Lavalleja, le colonel Julien Laguna. Lavalleja pouvait éviter le combat; mais tout au contraire il marcha droit aux deux cents cavaliers; seulement, avant que d'en venir aux mains, Lavalleja demanda une entrevue à Laguna.

—Que voulez-vous, et que venez-vous faire dans le pays? demanda Laguna.

—Je viens délivrer Montevideo de la domination étrangère, répondit Lavalleja. Si vous êtes pour moi, venez avec moi. Si vous êtes contre moi, rendez-moi vos armes, ou préparez-vous à combattre.

—Je ne sais pas ce que veut dire ce mot rendre ses armes, répondit Laguna, et j'espère que personne ne me l'apprendra jamais.

—Alors, allez vous mettre à la tête de vos hommes, et voyons pour quelle cause Dieu sera.

—J'y vais, répondit Laguna; et il partit au galop pour rejoindre ses soldats.

Mais au même moment Lavalleja déploya le drapeau aux couleurs nationales, bleu, blanc et rouge comme le nôtre, aussitôt les cent soixante Orientaux passèrent de son côté.

Les Brésiliens furent faits prisonniers.

La marche de Lavalleja sur Montevideo devint dès lors une marche triomphale, dont le résultat fut que la République Orientale, proclamée

UNE NOUVELLE TROIE.

15

par la volonté et l'enthousiasme de tout un peuple, prit rang parmi les nations.

Pendant ce temps, grandissait un nom qui devait un jour être la terreur de la fédération argentine.

Peu de temps après la révolution de 1810, un jeune homme de quinze à seize ans sortait de Buenos Ayres, abandonnant la ville et gagnant la campagne; il avait le visage troublé et le pas rapide. Ce jeune homme s'appelait Juan Manuel Rosas.

Pourquoi lui, presque enfant encore, abandonnait-il la maison paternelle? Pourquoi, homme de la ville, allait-il demander un asile à la campagne? C'est que lui, qui devait de jour souffler sa patrie, venait de souffler sa mère, et que la malédiction paternelle le poussait loin de la maison qui l'avait vu naître.

Cet événement, sans importance d'ailleurs, se perdit bienôt dans le bruit des événements plus sérieux qui s'accomplissaient, et tandis que tous les anciens compagnons du fugitif se réunissaient sous l'étendard de l'indépendance pour combattre la domination espagnole, lui se perdait dans les pampas, se donnait à la vie du Gaucho, adoptait son costume et ses mœurs, devenait un des meilleurs cavaliers et un des hommes les plus habiles de ces immenses plaines dans le maniement du lasso et de la bola, de sorte qu'en le voyant si adroit à ces exercices sauvages, celui qui ne l'eût pas connu, l'eût pris non plus pour un homme de la ville, mais pour un homme de la campagne; non pour un pueblerito fugitif, mais pour un véritable Gaucho.

Rosas entra d'abord comme peon dans une estancia; puis il devint capataz, puis mayordomo. Dans cette dernière qualité, il régissait les propriétés de la puissante famille Anchorena; c'est de là que commence à dater sa fortune, comme propriétaire.

Comme notre intention est de faire connaître Rosas sous tous ses aspects, disons, au milieu des événements qui s'accomplissent, quelle était la situation de son esprit.

Rosas s'était trouvé à Buenos Ayres pendant les prodiges enfantés par la révolution contre l'Espagne. Alors celui qui avait le courage cherchait la célébrité sur les champs de bataille; celui qui avait le talent et l'instruction la cherchait dans les conseils. Rosas était ambitieux de célébrité; mais à quelle célébrité pouvait-il atteindre, quelle renommée pouvait-il acquérir, lui qui n'avait ni la bravoure du champ de bataille, ni les lumières du conseil? A chaque instant, il entendait résonner quelque glorieux nom à ses oreilles: c'étaient, comme ministres, les noms de Rivadavia, de Pasos, d'Agüero; c'étaient, comme guerriers, les noms de San Martin, de Balcarce, de Rodríguez et de Las Heras. Et tous ces noms, dont le bruit venait de la ville